

qui, sortie des pays civilisés, ait eu le courage de s'aventurer dans ces contrées inexplorées.

Toute aventureuse que paraisse cette expédition, elle n'en est pas moins approuvée par le parlement anglais. Deux millions de livres sterling ont déjà été votés pour la poursuite de l'entreprise. Qui sait combien il faudra encore d'autres millions pour la mener à bonne fin ?

Les événements accomplis dans le reste de l'Europe offrent peu d'intérêt. La France se dégage de toute intervention dans les affaires de Crète, où la force du Croissant va décroissant de jour en jour ; mais, en revanche, elle engage le Sultan à ouvrir à ces peuples une nouvelle ère de civilisation et à appeler ses sujets de toutes les croyances à partager les bienfaits et les avantages d'une vraie liberté. En Hongrie, on voit le comte Andrássy accorder à la race Israélite tous les privilèges et immunités des autres citoyens, aux applaudissements répétés des chambres. Le fameux boulevard du Luxembourg, l'orgueil de Vauban, croule en ce moment sous la sape et la mine ; et pendant qu'on démolit, en chantant, ces lourdes murailles, que le canon pourrait à peine entamer et qui portaient tant d'ombrage à la France, l'opposition reproche au ministère hollandais d'avoir donné à la neutralisation du Luxembourg la garantie de la Hollande, sur laquelle personne n'insistait et dont il aurait tout au moins dû essayer de se dispenser, et 33 voix contre 36 ont donné gain de cause aux adversaires du gouvernement néerlandais.

La Prusse s'occupe de son budget et constate, avec satisfaction, une augmentation considérable de revenus (4,738,000 thalers), dont bénéficieront surtout les travaux publics. Les chambres bavaroises préparent un projet de loi sur l'enseignement primaire qui est une refonte et une réforme complète des lois et décrets anciens sur cette branche si importante de l'économie sociale.

En fait d'infortunes, et de désastres, l'Amérique dépasse de beaucoup le continent européen. L'éruption du Vésuve, les tremblements de terre qui secouent si rudement le sol de l'Italie, l'agitation fébrile promenant ses torches incendiaires dans les principales villes d'Angleterre ne sont rien à côté des épouvantables catastrophes de l'île de Fortula, de St. Pierre et de l'île de France. Un ouragan terrible a soulevé la mer comme un fait de paille et la précipitée au-delà de ses limites de tout temps respectées. Des villes entières ont été englouties, abîmées par cet envahissement soudain. Fortula seule a dix mille cadavres gisant sur son sol. Ce qui reste de sa population ne saurait suffire à enterrer tant de morts. Aussi la peste y règne déjà. Que va devenir un pays où les fléaux enfantent eux-mêmes d'autres fléaux.

À la Jamaïque, les nègres ont poussé leur sinistre cri de guerre "morts aux blancs." Au Mexique, Juárez à peine assis sur le siège présidentiel chancelle sous les coups d'une révolution. Cette belle contrée est entièrement livrée au pillage et au banditisme ; les étrangers sont chassés, le trésor vide, l'industrie paralysée, il ne reste plus au Gouvernement connu à la masse du peuple que le vol et le pillage.

Le ciel politique des États-Unis est assez serein.

Ici, nous assistons à l'inauguration de notre nouveau système de Gouvernement. Les Chambres fédérales ouvertes à Ottawa, le 6 Novembre ont montré une solennité inaccoutumée dans leurs premières délibérations. Nous avons vu avec plaisir que la langue française y a été placée au même rang que la langue anglaise. Divers députés d'origine anglaise du Haut-Canada et de la Nouvelle Écosse ont poussé la courtoisie jusqu'à adresser la parole en français. L'Hon. M. Rose, a remplacé l'Hon. M. Galt comme Ministre des finances. L'Hon. M. Galt a quitté son poste pour vaquer plus librement à ses intérêts personnels assez sérieusement compromis par la fermeture de diverses banques de Montréal. L'Hon. M. Langevin, remplit la charge de l'Hon. M. Kenny que sa défaite électorale tient relégué dans les limbes parlementaires.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

### BULLETIN DES SCIENCES.

— Les choses que je vais raconter se passent de notre temps ; elles ont pour auteurs des hommes qui sont nos contemporains, à nous si fiers de l'indoucissement de nos mœurs.

Où, nous penchons tous, d'esprit, de cœur ou d'intérêt bien entendu, vers les idées, les sentiments et les pratiques d'humanité. Il en résulte beaucoup de compassion et de pitié pour les animaux qui nous sont utiles ; les autres, ceux que nous regardons comme nuisibles, à tort ou à raison, gagnent aussi plus ou moins à cette disposition, à cette tendance caractéristique de notre temps.

Mais elle souffre encore d'affreux démentis, de hideux contrastes ; et, ça et là, par cupidité ou par ignorance, des individus lèssent cruellement les sentiments qui composent le trésor de l'humanité, et pratiquent la barbarie.

Je vais en donner la preuve.

Les sangsues médicinales étaient jadis abondantes dans beaucoup de localités de la France, et suffisaient à tous les besoins. Le dessèchement d'un grand nombre de marais, des pêches trop multipliées, l'importation, ayant rendu rares ces utiles bestioles, la Hongrie et les provinces reculées

de l'Orient furent mises à réquisition. Mais les frais de transport et la mortalité causée par le voyage, en faisaient déjà presque un article de luxe, trop cher pour les malades pauvres. Or, s'il est une égalité sacrée, c'est bien celle de l'application des remèdes indispensables ou jugés nécessaires.

Survint un système, une mode, un engouement, une fureur. La sangsue passe à l'état de panacée universelle... mais pas inépuisable malheureusement ; l'importation ne suffit plus aux demandes.

L'industrie attentive et alerte avisa. C'était un devoir de multiplier les sangsues ; l'industrie le réalisa à sa manière, c'est-à-dire en se préoccupant avant tout du bénéfice, cette fin qui justifie tant de moyens, aux yeux de certaines gens.

On sait que les anélides se nourrissent d'insectes aquatiques, d'infusoires qui pullulent dans les terrains marécageux, du mucus des herbes, du sang des grenouilles, des salamandres, des poissons. Tel est leur régime ordinaire, auquel s'ajoute parfois, comme un supplément recherché, le sang qu'elles puisent aux veines des animaux de diverses tailles, chevaux, ânes, mulets, vaches, et même des oiseaux aquatiques venus accidentellement à leur portée.

Si donc, on les laisse à elles-mêmes, les sangsues vivent, se nourrissent, croissent et se multiplient selon le vœu de la nature. Mais il faut du temps. Les sangsues étant demandées par le commerce, il fallut faire des sangsues, en quelque sorte, et les gros bénéfices assésant de petits scrupules, on vit surgir une industrie nouvelle et barbare.

Voilà les spéculateurs à l'œuvre : il leur faut des victimes vivantes : on choisit le cheval, "la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite." O déraison sauvage ! il faut des marais, on crée des cloaques aux portes de Bordeaux ; inondant des terrains conquis à grands frais et à grand-peine sur le fleuve et fertilisés par le colmatage, on les emplit de sangsues. Cela fait, on force des milliers de chevaux à s'enfoncer dans ces bourniers infects.

"Au bruit que ces animaux font dans l'eau, à l'ébranlement du sol, les sangsues comprennent qu'une proie vivante a pénétré dans leur domaine. Elles sortent aussitôt de leurs retraites ; on les voit, dit M. Louis Vayson, accourir à la curée, se précipiter sur les jambes de leurs victimes, s'y attacher, s'y gorger, et toutes, grosses et petites, s'y succéder sans interruption tant qu'on laisse ces animaux livrés à leur avidité sanguinaire. Les plus petites, celles qui ont à peine quelques mois d'existence, sont tout aussi avides que les grosses : leurs mâchoires ont déjà assez de force pour entamer le cuir des plus vieux chevaux ; toutefois, si elles trouvent des plaies saignantes, formées et puis abandonnées par les vieilles sangsues, elles s'y logent de préférence, souvent même plusieurs à la fois, pour aspirer le suc nourricier."

Les seconsses, les ruades, rien ne peut détacher ces vampires avant qu'ils soient complètement assouris. Ils sucent même après la mort des chevaux.

M. Auguste Jourdière ajoute à ces détails :

"Une fois entrées dans les *barails* (ce sont les compartiments du marais), les victimes sont couvertes bientôt, dans tout la partie des membres qui est submergée, d'une nuée de sangsues. On les ramène ensuite dans un maigre pâturage, où elles essayent de refaire péniblement le sang qui vient de leur être enlevé. On leur fait subir ce supplice jusqu'à cinq et six fois par mois. C'est navrant à voir, aux époques du martyre, qui sont communément du commencement d'avril au 15 juin, et du commencement d'octobre au 15 novembre. C'est à cette dernière époque qu'on emploie le moins de ménagements, car il reste tout un hiver à passer pour atteindre la campagne suivante, et alors les frais de nourriture qu'on a en perspective font souvent passer sur une question d'humanité."

Il existe à la Bastide, ajoute M. Jourdière, des écuries ouvertes d'une manière permanente au commerce des *chevaux à sangsues*. Tous les chevaux ne sont pas jugés dignes des tortures qui les attendent dans les *barails*. Un cheval aveugle, par exemple, et incapable de se conduire, pourrait s'y noyer et devenir ainsi une perte pour l'entreprise ; on le refuse. Il en est de même des rosses trop épuisées, de celles qui ont des eaux aux jambes, des plaies chroniques et d'autres avaries déhilitantes. Eh bien ! il y a des maquignons fort habiles à dissimuler ces vices redhibitoires, qui réussissent à faire admettre comme bons des animaux de rebut et à se défaire ainsi avantageusement, c'est-à-dire à un prix infime, de leur infâme marchandise.

Le nombre des chevaux sacrifiés pour le gorgement des sangsues, s'est élevé, dans le seul département dont Bordeaux est la capitale, au chiffre incroyablement de plus de dix-huit mille, pour une seule année, d'après un document publié par un honorable médecin, alors secrétaire, aujourd'hui président du Conseil d'hygiène et de salubrité de la Gironde. Voilà ce qu'il coûtait en 1853 :

"À la vue de ces pauvres animaux qui traversent en si grand nombre les rues de notre cité, on ne peut se défendre d'un sentiment de commisération lorsqu'on les suit, par la pensée, jusqu'au milieu des marais : presque tous vieux, tarés, infirmes, succombent bientôt d'épuisement."

M. Léon Busquet, qui a publié sur l'*Induculture* un manuel pratique, y donne l'explication de cette fin rapide, et, sans compter les victimes, il reconnaît que leur nombre est effrayant :

"Conduits à Bordeaux pour être vendus aux éleveurs, habituellement dit-il, ces chevaux sont restés quatre ou cinq jours privés de nourriture,